





## 88, faubourg Saint-Honoré Jacques Esterel

1955 - (JACQUES ESTEREL)  
- DUCRETET-THOMSON.



C'est parce qu'il n'aime pas du tout les cravates que Jacques Esterel fait des chansons. C'est aussi pour cela qu'il est couturier. Voici donc un couturier sans cravate, auteur-compositeur et interprète. L'horreur des cravates remonte au temps encore proche où Jacques Esterel, ingénieur des Arts et Métiers, était industriel. Mais le monde des machines à outils et des hommes d'affaires à cols durs l'ennuyaient profondément. Jacques Esterel préférait dessiner des robes et suivre les petites idées qui chantaient en lui [...]. Comme tout le monde, Jacques Esterel fait du piano entre huit et dix ans. Comme tout le monde, il ne lui en reste rien ou si peu. Qu'à cela ne tienne. Une idée passe. Devant son magasin, un gardien fait les cent pas. Une cliente se plaint de son insupportable rejeton. Un peintre italien siffle. Jacques Esterel prend sa guitare et les chansons naissent lucides ironiques et tendres comme leur père [...]. »

En 1958, au début de sa gloire, Jacques Esterel emménage faubourg Saint-Honoré. Novateur, il offre aux journalistes de mode la première « présentation spectacle ». Les mannequins défilent sur fond de musique de jazz. En 1974, à sa mort, il lègue à ses collaborateurs la marque Jacques Esterel, implantée dans vingt-cinq pays, appuyée par trois cent cinq manufacturiers-licenciés et sa quarantaine de brevets déposés.

Ainsi Jacques Landrieux présente-t-il Jacques Esterel sur son premier disque, en 1965. Créatif multi azimut, après avoir obtenu un diplôme d'ingénieur à l'École nationale supérieure des arts et métiers à Paris, un temps vendeur de machines agricoles, il s'est lancé dans la couture sans renier une autre de ses passions : la chanson. Auteur-compositeur, il écrira environ soixante-dix titres, se commettant dans les cabarets, au Tabou, à l'Échelle de Jacob, au Lapin Agile, à Bobino, à l'Ancienne Belgique, à Bruxelles.

Détenteur d'un contrat avec la firme Ducretet-Thomson, il obtient l'Oscar de la chanson française en 1956. En 1955, il a écrit « 88, rue du Faubourg-Saint-Honoré », au parfum 1900. Cette très chic adresse n'est autre que celle de sa maison de couture, où il compose ses chansons.

On ne saurait concevoir de publicité plus efficace. La boucle est bouclée. Pourtant, il n'écrit pas que pour lui. Pour preuve « Tchou Tchou », qui sera interprétée par Patachou et par les Frères Jacques, qui la trans-

formeront en succès. Débordant d'idées et d'activités, Jacques Esterel écrit aussi une pièce de théâtre, *Le Mauvais Œil*, grand prix de Paris Télévision, et une opérette, *Flon! Flon!*, montée au théâtre Mouffetard, où Francis Blanche lui donnait la réplique.

Bientôt, ses activités de couturier moderniste comblé par le public l'accapareront entièrement et il tournera le dos à la chanson, délaissant les couplets pour ne se consacrer qu'aux reprises – sur tissu !

« à la gare Saint Lazare  
à l'horloge pendue  
J'ai compté quatre quarts  
Et tant de pas perdus.

à la gare Saint Lazare  
J'ai lu et j'ai relu  
Tous les journaux du soir  
Et tu n'es pas venu »

1963 - (PIERRE DELANOË - JEAN RENARD) - POLYDOR.



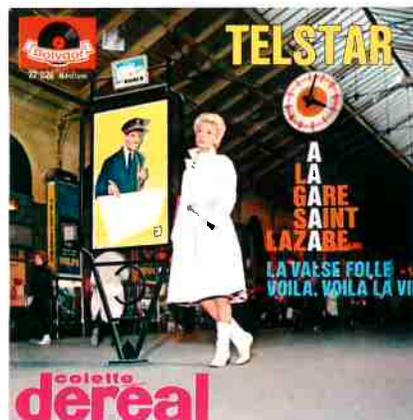


## À la gare Saint-Lazare Colette Deréal

1963 - (PIERRE DELANOË - JEAN RENARD)  
- POLYDOR.

dans la vaste salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, et qui revient à chaque aller et retour à son point fixe, sous l'horloge pendue. D'abord, elle se raisonne, puis elle se met à chercher la personne parmi la foule ; c'est un homme, on le devine. Maintenant, sa voix intérieure s'amplifie, pressante. Cédant à une

forme de panique soudaine, elle rejoint la buvette, où elle boit trop pour oublier ce rendez-vous manqué avec l'importun qui la torture par son absence. Et voici que sous l'effet d'une ivresse chic les trains l'embarquent soudain pour le bord de mer, vers Saint-Valéry-en-Caux et plus loin, à l'infini, pour la Californie. Tel se résume le scénario de cette chanson campée sous le grand hall de la gare Saint-Lazare, peinte un siècle plus tôt par l'impressionniste Claude Monet.



Colette Deréal, ambassadrice d'une chanson policiée, connu comme actrice les honneurs de Hollywood à partir de 1957, année où elle tourna notamment avec Gene Kelly dans son film *The Happy Road*.

D'une beauté sidérante, parfaite sous mille aspects, comédienne, s'étant posée devant les objectifs des grands metteurs en scène français ou sous les feux de Hollywood, encensée par la critique pour ses rôles au théâtre et dans les revues, notamment avec Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, Colette Deréal devient chanteuse par hasard. Pourtant, c'est au chant qu'elle se destinait étant adolescente, lorsque Reynaldo Hahn lui avait promis une carrière dans l'art lyrique. Parce qu'elle a chanté une chanson de Jean Constantin, « Ne joue pas », dans un « Cinq Dernières Minutes » diffusé le 15 août 1959, soudain le standard de feu l'ORTF s'est trouvé submergé. La chanson, qui n'était pas enregistrée, le fut rapidement. Commercialisée, elle s'écoula à cent mille exemplaires en un mois.

À partir de cette date, Colette Deréal va mener de front une carrière de chanteuse et une autre de comédienne, interprétant les meilleurs auteurs du moment, dont Pierre Delanoë, qui lui offrit en 1961 « Allons, allons les enfants » sur une musique d'Hubert Giraud, avec laquelle elle représenta la principauté de Monaco au Concours de l'Eurovision.

En 1963, victime d'un lapin imaginaire à la gare Saint-Lazare, elle arrivait à point dans le cœur du public.

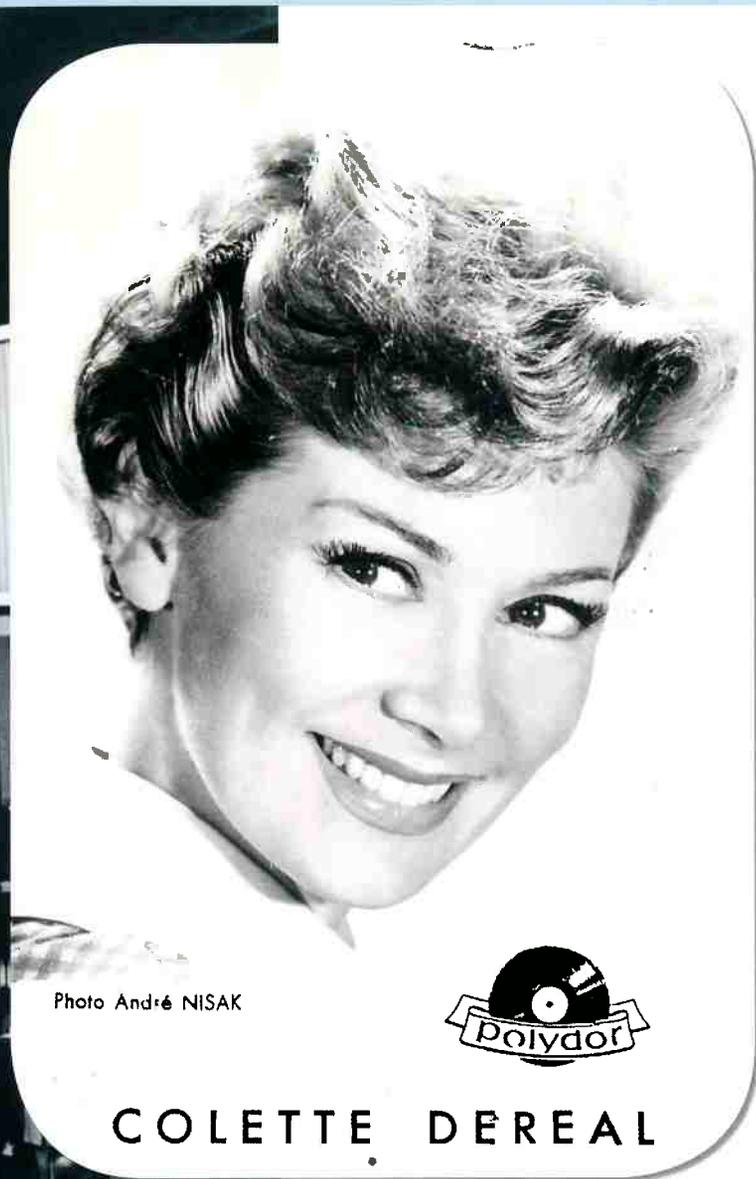
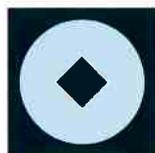


Photo André NISAK

COLETTE DEREAL

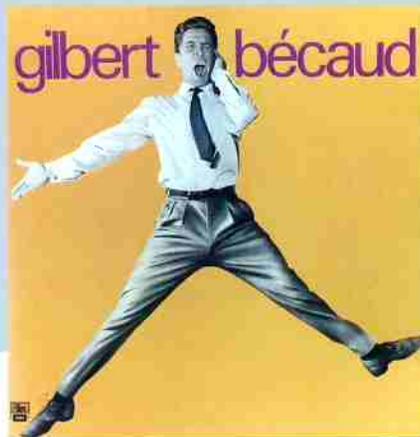


n n'écrit pas plus de chansons qu'on ne tourne de films sur les trains qui arrivent à l'heure. Dans les deux cas, au départ de l'intrigue, il importe qu'un impos-dérable surgisse qui aidera l'auteur à s'emparer d'une situation, à tirer le fil d'un couplet. Maître parolier, Pierre Delanoë le savait bien. Et si, se creusant la tête sur une musique de Jean Renard pour Colette Deréal, il imagine un train ponctuel, pour amorcer son récit il table que personne n'en descend, au grand dam d'une femme qui patiente en faisant les cent pas

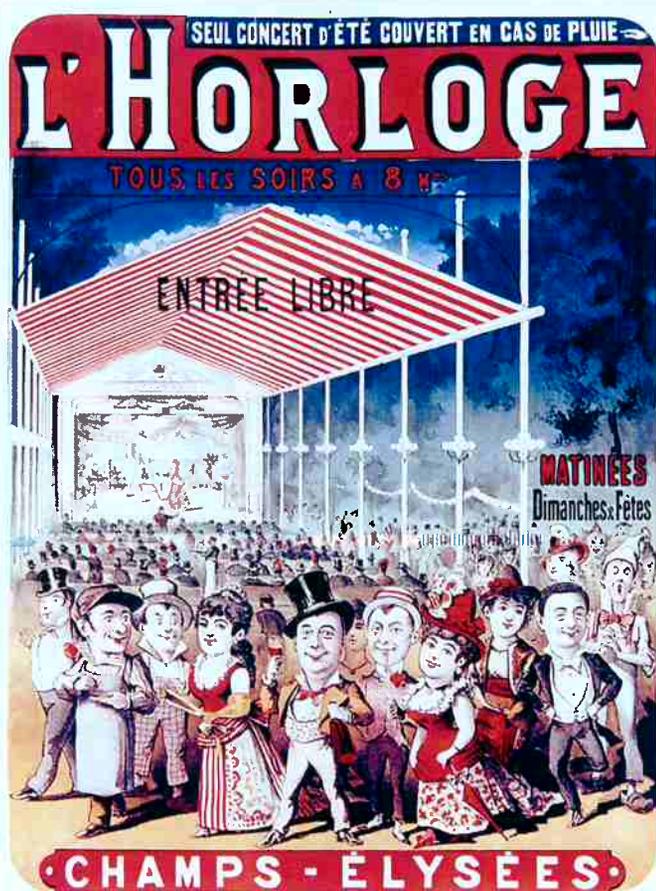


## À midi sur les Champs-Élysées Gilbert Bécaud

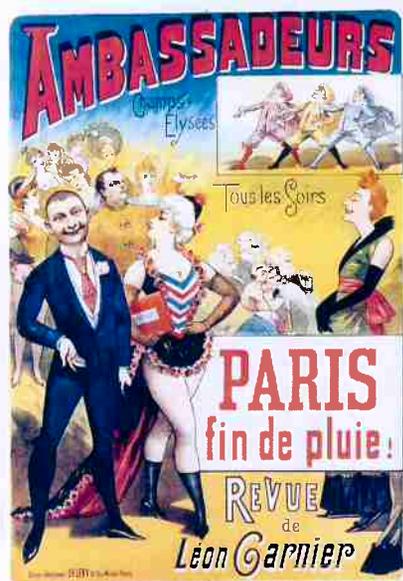
1954 - (PIERRE DELANOË/  
TOMMY FRANKLIN - GILBERT BÉCAUD)  
- PATHÉ



Sur des paroles  
de Pierre Delanoë,  
qui écrira  
« Les Champs-  
Élysées » pour  
Joe Dassin, en 1954,  
Gilbert Bécaud  
chante « A midi  
sur les Champs-  
Élysées ».



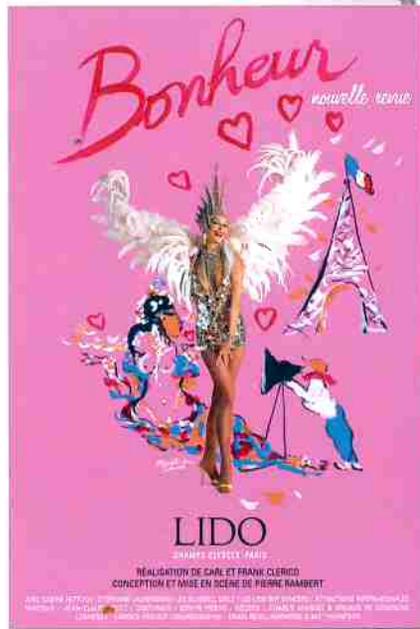
L'Horloge, le grand café-concert de l'avenue jusqu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.



Construit en 1841,  
le théâtre des Ambassadeurs  
s'appelle depuis 1962  
l'« Espace Cardin ».



En 1956, André Claveau chante  
« En flânant sur les Champs-Élysées »,  
reprise en multiples versions.



Cabaret spécialisé dans le nu  
féminin, réputé pour ses revues  
scintillantes, le Lido attire  
les touristes du monde entier.

Stars de la Pub  
(L'avion décolle sur  
les Champs Elysiées...)



Movie Music

# Les Champs-Élysées

Joe Dassin

1969 - (PIERRE DELANOË/  
MIKE WILSH - MIKE DEIGHAN)  
- CBS.

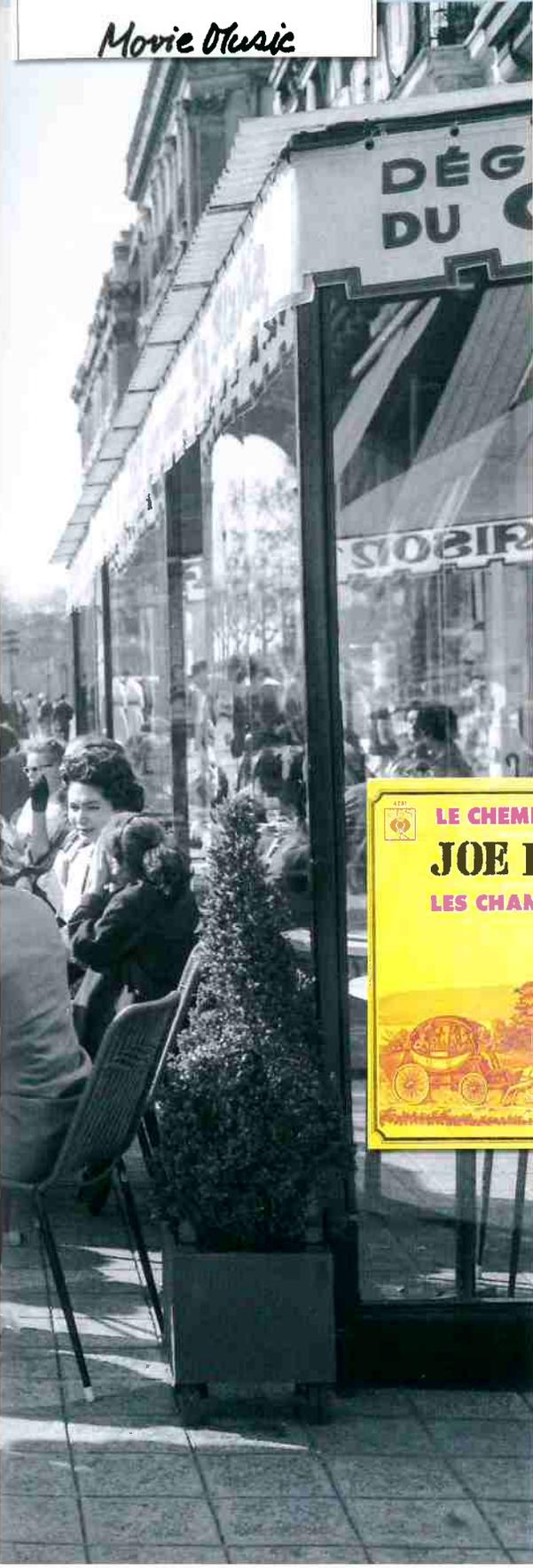


Avec « Les Champs-Élysées », adaptée d'une chanson anglaise, « Waterloo Road », Joe Dassin gagne ses galons d'ultravetette.

**C**onsidérée pendant les deux tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle comme mal famée, l'avenue des Champs-Élysées gagne ses quartiers de noblesse après la Révolution française et les consolide sous Napoléon I<sup>er</sup>, parvenant au zénith de son prestige sous Napoléon III. Par ses 1 910 mètres de longueur et ses 70 mètres de largeur, avec la rue de Rivoli, elle matérialise le standing de Paris. Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle fut le siège de nombreux établissements dévolus au spectacle, à la musique en général et à la chanson en particulier. Notamment près de l'Élysée, grâce au théâtre Marigny, construit dans sa forme actuelle en 1880, et où Offenbach avait officié dans une ancienne structure précaire. Dans ce même périmètre, on se pressait déjà à l'Alcazar d'été, qui avait été édifié en 1841, un caf'conc' où brilla Paulus et qui est depuis devenu le « Pavillon Gabriel », bastion entre 1982 et 1990 de l'émission de Michel Drucker dédiée à la chanson « Champs-Élysées ». Non loin encore s'élevait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le café des Ambassadeurs — où se commit Aristide Bruant —, reconstruit, estampillé « théâtre » en 1929. C'est aujourd'hui l'Espace Cardin.

En 1969, poursuivant une ascension conduite sur les chapeaux de roue depuis 1965, Joe Dassin enchaîne les tubes de sa composition, mais aussi les adaptations. Jacques Plait, le directeur de carrière de Joe Dassin — comme on dirait, directeur de conscience —, se charge de chercher des chansons étrangères à transposer en français, travail qui nécessite une intuition particulière. Son flair le conduit à relever dans le hit-parade anglo-saxon un titre intitulé « Waterloo Road », émanant d'un obscur groupe nommé Jason Crest. Même un peu

brutale, sans travail orchestral, la version lui paraît intéressante. Réputé retors, Joe Dassin accepte le challenge. Immédiatement, Pierre Delanoë est contacté pour plancher sur le texte en français. D'emblée, assez peu averti du cadastre londonien, il s'inquiète de savoir à quoi correspond ce fameux « Waterloo Road » dont il est question aux refrains. Et Jacques Plait de lui expliquer que c'est un peu l'équivalent des Champs-Élysées à Paris. « Soit, enchaîne le parolier, alors faisons une chanson qui s'appellera "Les Champs-Élysées". » Et d'ajouter : « Il n'y a jamais eu de chansons à la gloire de cette avenue. » Ce en quoi il avait tort, puisqu'il était déjà l'auteur avec Bécaud d'une chanson qui rendait un vague hommage à l'avenue en 1954 — « À midi aux Champs-Élysées ». Et voici comment Delanoë, expert en diagnostic de couplets appropriés, ajusta les siens pour Joe Dassin — quitte à fouiller un peu pour le thème dans sa version antérieure pour Bécaud. En studio, l'orchestration fut confiée à Jean Musy, alors chef d'orchestre de la vedette, et qui inaugurerait là une carrière d'arrangeur somptueuse. À l'aide de cuivres, il colora sa version façon New Orleans, ajoutant ainsi une pulsion optimiste qui manquait à l'original. En 1969, auprès des programmeurs radio-phoniques et télévisuels, « Les Champs-Élysées » ouvrit une avenue à son interprète.



# LES PLACES DE PARIS

*De place en place*  
Lucienne Boyer

1905 - (LUCIEN BOYER -  
ADOLPHE STANISLAS)

**PLACE DU TERTRE,  
PLACE PIGALLE,  
PLACE BLANCHE,  
PLACE VENDÔME,  
PLACE DU TRÔNE,  
PLACE MAUBERT**

Parfaitement oublié aujourd'hui, Lucien Boyer fut l'un des plus grands chansonniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1930, auteur d'innombrables succès, dont « Lettre à Nini », (1903), « La Valse chaloupée », (1908), dansée par Mistinguett et Max Dearly au Moulin Rouge en 1908, d'« En avant les p'tits gars ! », de « Sympathique », (1913), des « Goélands », (1911), la chanson fétiche de Damia en 1929, de « V'là les gothas », (1918), pour Dramem, de « La Madelon de la Victoire », (1918), qui lui valut la Légion d'honneur et qui fut créée par Maurice Chevalier au Casino de Paris, d'« Elle s'appelle Caroline », de « J'aime les fleurs » pour la revue *Pa-ri-ki-ri*, au Casino de Paris, avec Mistinguett et Chevalier. Avec mille deux cents chansons au compteur, auteur de pièces et de revues, *Le Mariage d'Hakouma*, *Le Bon La Fontaine* et *L'idole brisée*, présentée au théâtre de l'Odéon en 1920, il illumina de ses couplets la Belle Époque et les deux voire les trois décennies qui suivirent. En 1905, sur une musique d'Adolphe Stanislas, il écrit une chansonnette — comme l'exige la mode du petit format de l'époque — intitulée « De place en place » et qui sera reprise dans la même version mais avec un titre modifié, « La Ballade des places de Paris » par les Frères Jacques en 1949. Joyeux luron, joueur, paillard, ivrogne, Lucien Boyer, auteur de l'hymne officiel de Montmartre « Mont' là-d'ssus », qui écuma les boîtes à chansons de la Rive gauche et les cabarets de Montmartre, connaissait par cœur le cadastre de Paris. Et il le rappela à tous avec « De place en place », qui débute sur celle

*La Ballade des places de Paris*  
Les Frères Jacques

1949 - BAM

du Tertre pour aboutir *via* six autres à la « Maube » — celle de Maubert. Par ce procédé habile, il narre l'odyssée d'une fille du peuple qui s'arrêtant à chacune de ces places s'enrichit par la séduction pour finir tristement à la place Maubert : « Ça vient au monde sur la Butte / Ça pousse on ne sait comment / Et, de cabriole en culbute / Ça tomb' dans les bras d'un amant [...] / Comme on enlève un chien crevé / On la ramasse su'l'pavé / D'la place' Maube ! » Cette chanson habile et pathétique, que l'on pourrait qualifier de « marche » est une réussite dans le genre rébus, faisant le bonheur de l'auditeur en attente de la chute.

## DE PLACE EN PLACE

CHANSONNETTE

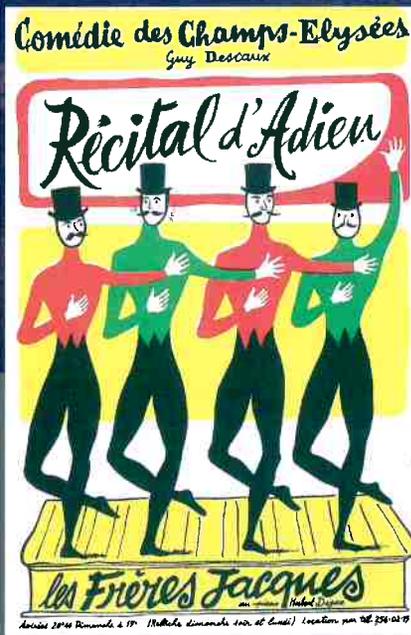
Paroles de  
Lucien BOYER

Musique de  
Adolf STANISLAS



Éditions FORTIN, 4, Cité Chaptal - PARIS (9<sup>e</sup>)

Tous droits de reproduction et d'exécution réservés pour tous pays



L'obélisque provenant à l'origine du temple de Louxor, en Égypte, fut érigé en 1836 par Louis-Philippe I<sup>er</sup> au centre de la place de la Concorde, à Paris. Il remplaça un monument en l'honneur de Louis XVI, décapité en ce même endroit lors de la Révolution française.

## L'Obélisque Guy Béart

1958 - (GUY BÉART)  
- PERGOLA

PLACE DE LA CONCORDE

## Il est 5 heures Jacques Dutronc

1968 - (JACQUES LANZMANN/  
ANNE SEGALEN - JACQUES  
DUTRONC) - VOGUE

PLACE DAUPHINE,  
PLACE BIANCHE

## IL EST 5 HEURES, PARIS S'ÉVEILLE

Paroles de  
JACQUES LANZMANN  
et  
ANNE SEGALEN  
Musique de  
JACQUES DUTRONC

Enregistré par  
**JACQUES  
DUTRONC**  
(Sur disques Vogue)

Editions musicales **Alpha**  
54, Rue d'Hauteville Paris X<sup>e</sup>

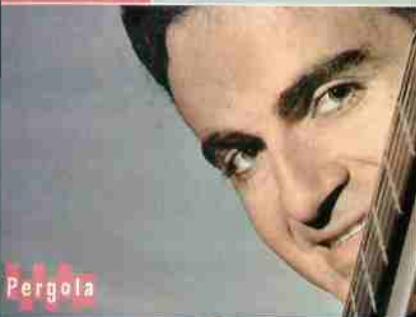
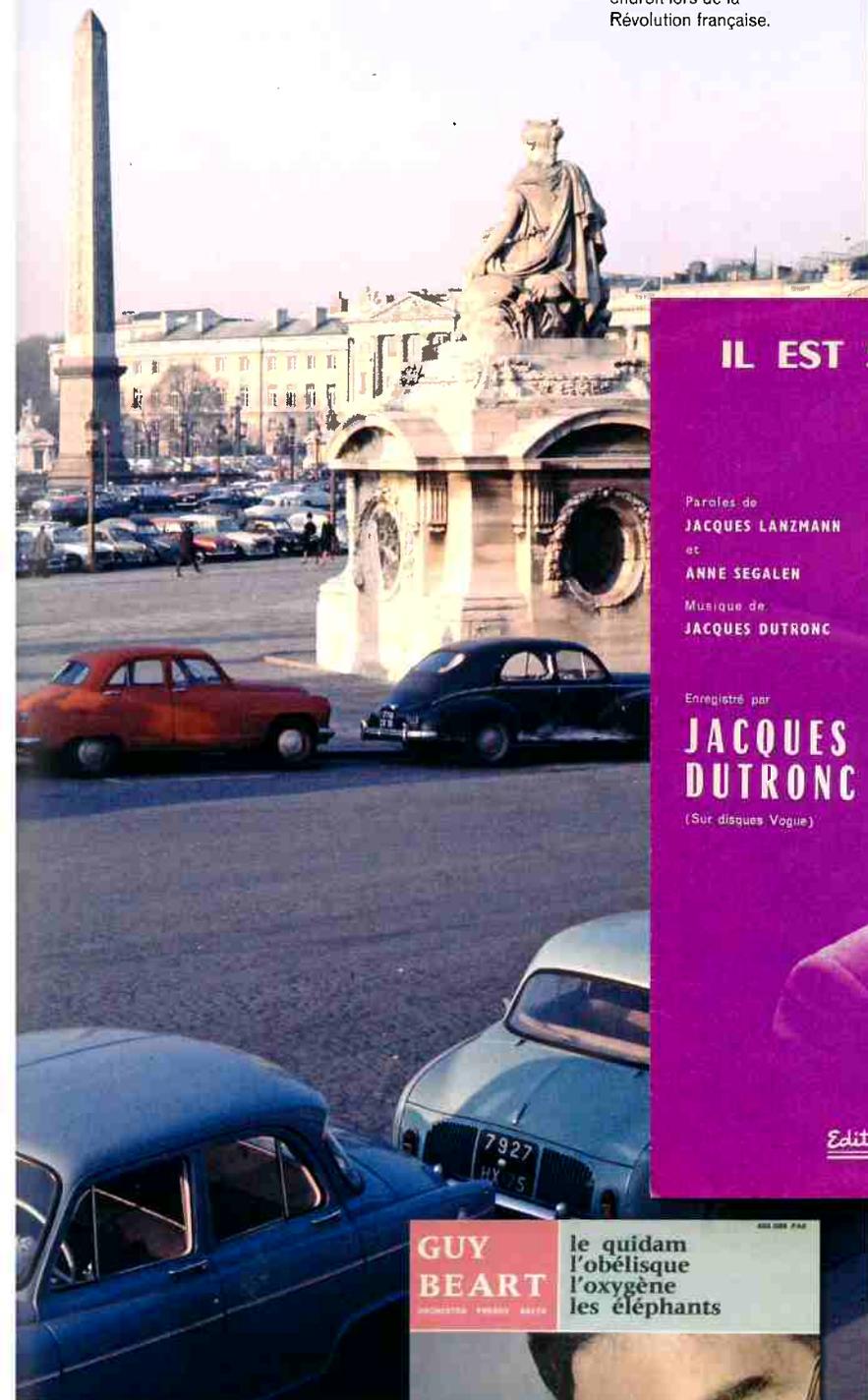
Sept ans plus tard, en 1956, l'ancien ingénieur des Ponts et Chaussées Guy Béart se penche sur le cas de l'Obélisque — qui penche aussi, se couchant sans façon sur la place de la Concorde. Le relever constitue une délicate opération dans les faits, mais dont Béart, poète, s'acquitte avec une vraie grâce ; d'autant que ce texte au second degré exprime une allégorie phallique, allusion à la vie sexuelle de l'empereur Napoléon, qui dans la chanson rejoint Joséphine après une longue absence. L'Obélisque, abandonné par la Lune, retrouve bientôt sa virilité et se dresse à nouveau à sa place — comme Napoléon à la sienne dans le lit de Joséphine !

En 1968, Jacques Dutronc signe avec Jacques Lanzmann son chef-d'œuvre, qui l'introduit immédiatement dans le gotha de la chanson française. Sur un ton désinvolte, et que l'ironie de son parler conforte, il compose une des plus belles chansons modernes sur Paris, à une époque où chanter la capitale n'est plus très tendance. Avec des mots simples, des expressions ornées, Paris et ses places se voient honorés par cette ode d'ores et déjà passée à la postérité.

Les Frères Jacques, qui cherchaient toujours à mimer une situation et à s'appuyer sur un texte chargé de subtilités, exhumèrent ce trésor du patrimoine pour l'injecter dans leur répertoire en 1949. Collants noirs, justaucorps d'une couleur différente pour chacun, gants et chapeaux divers selon les chansons, dans leurs tenues singulières imaginées par Jean-Denis Malclès, décorateur attiré de Jean Anouilh, ils se plairont à redonner un souffle à d'anciennes chansons oubliées. D'où cette ballade spécialement Frères Jacques dans le style — à tel point qu'on pourrait songer qu'ils en furent les créateurs.

**GUY  
BEART**  
le quidam  
l'obélisque  
l'oxygène  
les éléphants

Pergola



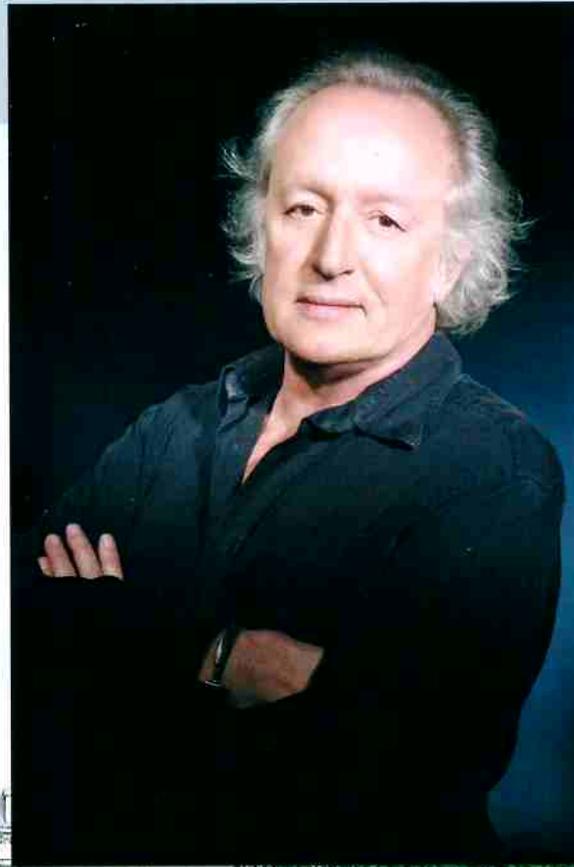
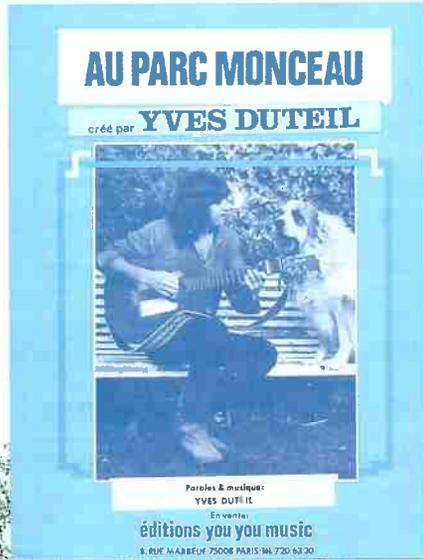


*Au parc Monceau*  
Yves Duteil

1982 - (YVES DUTEIL) - PATHÉ EMI

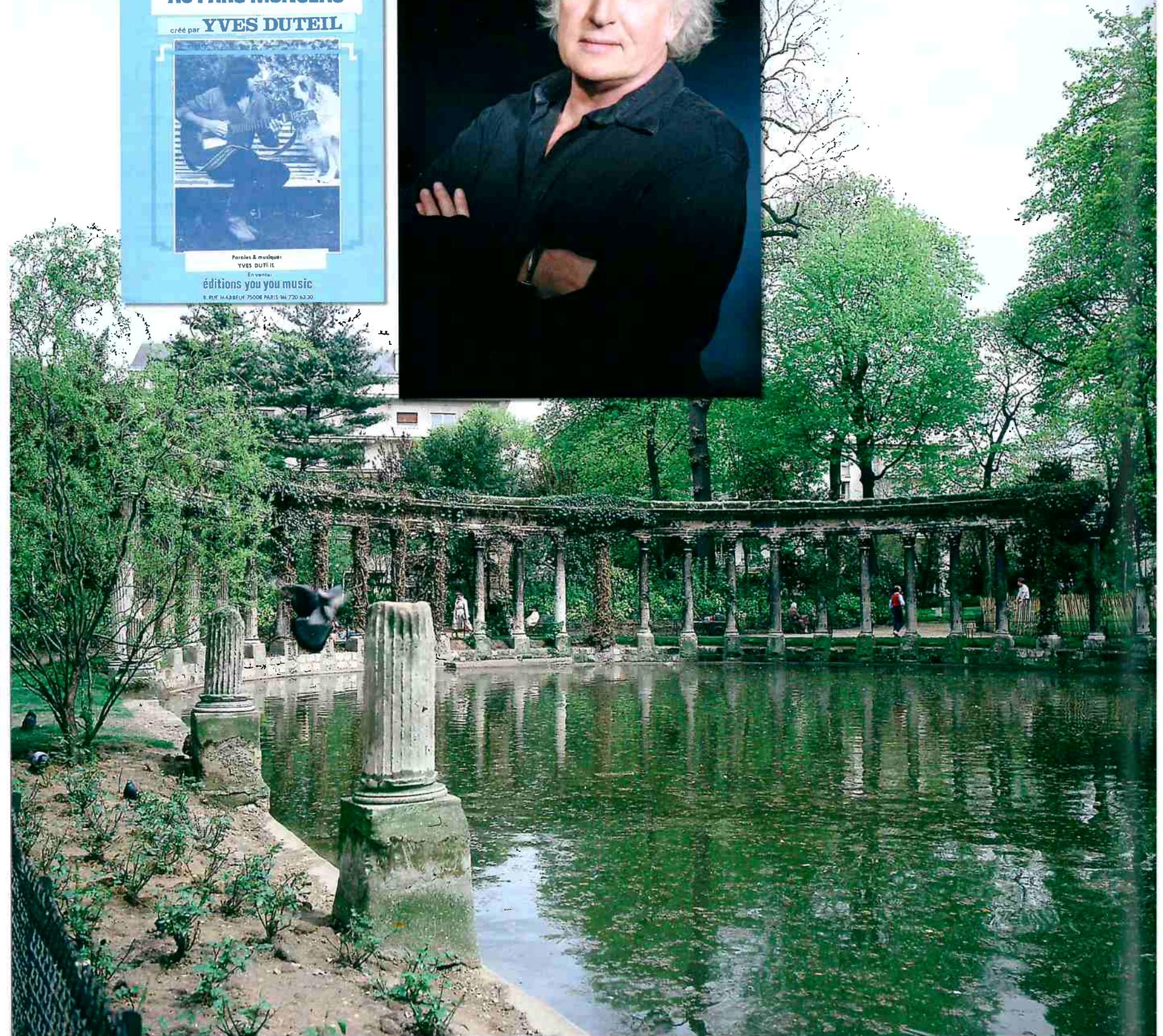
*Le Petit Garçon*  
*du parc Monceau*  
Didier Barbelivien

2005 - (DIDIER BARBELIVIEN) - SONY BMG.



Didier Barbelivien, auteur d'« Elle »  
et d'« Elsa », a aussi chanté

« Le Petit Garçon du parc Monceau ».



« Dans l'ombre qui baigne  
La chambre où elle règne  
Sur l'av'nue Montaigne  
Lily revoit  
Sa vie à l'envers  
Scotchée à son verre ».



## Avenue Montaigne Serge Reggiani

1997 - (CLAUDE LEMESLE  
- JEAN-PIERRE BOURTAYRE) - POLYDOR.

1997 - (CLAUDE LEMESLE - JEAN-PIERRE BOURTAYRE) - POLYDOR.

**D**'abord espace en lisière de Paris dévolu au libertinage au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le second Empire, à l'initiative d'Hausmann, le parc Monceau devient un jardin à l'anglaise inauguré par Napoléon III le 13 août 1861. Si, par la suite, il inspira de nombreux peintres, Caillebotte, Monet, Braque, entre 1982 et 2005, à vingt-trois ans d'intervalle, il motiva aussi deux chanteurs : Yves Duteil et Didier Barbelivien, qui entretiennent avec ce parc un lien particulier depuis leur enfance ou leur adolescence. L'un et l'autre fils du 17<sup>e</sup> arrondissement tout proche, ils ont côtoyé cet espace, y épargnant des souvenirs anciens remontés à la surface au fil du temps.

À l'évidence, pour Duteil, ce jardin fut le théâtre de tous les éveils, de la prime enfance jusqu'à l'adolescence, des balades aux balançoires jusqu'au premier baiser échangé sur un banc. Témoin de ces grands actes fondateurs de son existence, le jardin semble lui dicter sa chanson, empreinte d'une empathie réciproque — autant qu'un jardin puisse en prodiguer. Ainsi va la mémoire : elle frappe l'œuvre du sceau de l'authenticité. « Au parc Monceau », précisément, est l'une de ces chansons frappantes et sincères, représentations pures du style de leur auteur — ici la guitare et les nappes de violons brumeux.

S'agissant de Didier Barbelivien, une même loyauté émane du propos, mais plus fabriquée, à l'aune de son aisance à élaborer une poésie familière, parfois abstraite. Ses capacités de mélodiste populaire éprouvé nimbent le tout d'un brouillard léger qui sied à l'imagination domestiquée de l'auditeur. Exerçant une fois de plus ce don particulier, en 2005, il livre sa représentation chimérique et émouvante d'un parc où les enfances se comparent par chansons interposées. Celle de Duteil et la sienne, en tout cas.

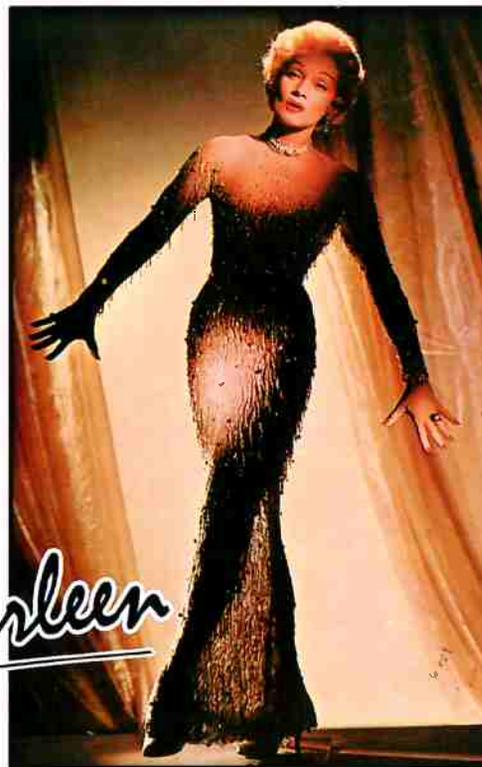


**R**éputée pour ses enseignes de luxe et ses grands hôtels, l'avenue Montaigne l'est aussi pour avoir abrité, à son numéro 12, Marlene Dietrich, qui y séjourna, recluse, de 1980 à sa mort, en 1992. Ayant perdu sa beauté, en proie à l'addiction alcoolique, elle ne souhaitait pas qu'on la voie déchue, naufragée de sa propre splendeur. Star d'entre les stars, inoubliable interprète de « Lili Marleen » en 1944 et en 1930 de Lola-Lola dans *L'Ange bleu*, film de Josef von Sternberg, elle avait tiré sur elle le rideau qui la séparait du public, et plus largement des vivants. Murée dans un petit appartement de 70 mètres carrés, au quatrième étage, elle vivait très mal son infirmité due à une fracture du col du fémur en 1975, ultime outrage infligé à un destin doré qui, soudain, se faisait revanchard.

## MARLENE DIETRICH AVEC L'ORCHESTRE DE BURT BACARACH



## Lili Marleen



Cinq ans après le décès de Marlene Dietrich, Serge Reggiani, lui-même au soir de sa vie, lui rend hommage dans cette magnifique chanson : « Avenue Montaigne ».

En 1997, Serge Reggiani, sur le déclin lui aussi, tire ses dernières salves sur disque. Servi par son parolier de chevet, Claude Lemesle, ici sur une musique de Jean-Pierre Bourtayre, l'acteur-chanteur rend un hommage appuyé à celle qui, comme lui, foula les scènes des grands music-halls et fut la vedette de films d'illustres réalisateurs — Fritz Lang, Ernst Lubitsch, Raoul Walsh. Comme elle en équilibre au bord du gouffre, d'une voix grelottante et avec une sensibilité à vif, par cette ode vespérale bouleversante, Reggiani lui adresse un salut pudique et émouvant. Clin d'œil du lion à la lionne, cette plainte conçue sous le tulle de la pudeur ne connut pas une carrière publique retentissante. Cependant, cette chanson reste l'une des plus émouvantes que Reggiani ait dû défendre dans le cours de sa longue carrière.

L'avenue Montaigne, qui n'est plus à un lingot près, s'enrichit pourtant encore de cette chanson en or, en vérité assez sublime. Le luxe toujours appelle le luxe, même en période creuse.



## Place de Clichy Julien Clerc

2005 - (GÉRARD DUGUET-GRASSER  
- JULIEN CLERC) - 2005 - VIRGIN/EMI

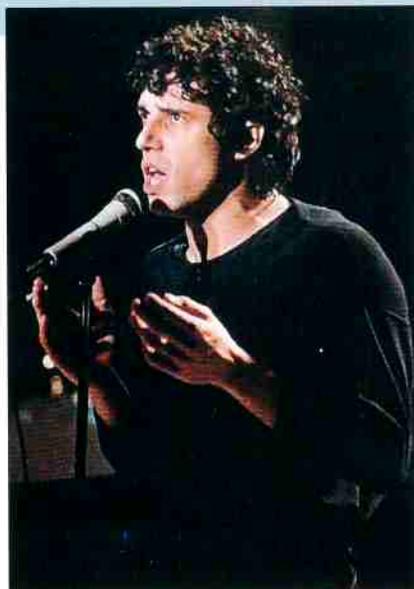
## Place de Clichy Vincent Delerm

2002 - (VINCENT DELERM)  
- SHOWCASE RTL

**A**vec le boulevard de Sébastopol (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> arrondissements), le carrefour de Belleville (10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements), le pont Saint-Michel (1<sup>er</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> arrondissements) la place de Clichy, ancienne barrière des portes de Paris, partage la spécificité de s'étendre à la limite de quatre arrondissements. Plus qu'une place, c'est une sorte de falaise d'immeubles trouée au confluent de deux grands axes, nord-sud, est-ouest. Parce qu'en 1814 la Garde nationale commandée par le général Moncey a résisté à l'avancée des troupes étrangères coalisées qui ont envahi Paris, elle fait figure de lieu héroïque jusqu'à l'armistice du 30 mars.

Proche de la Nouvelle Athènes, le quartier des Arts, entre Pigalle et Anvers, pour négligeable que soit son architecture, plébiscitée sur toile, n'aura cessé d'inspirer les peintres du XIX<sup>e</sup> siècle. Et ce, peut-être, en raison de sa proximité avec le cabaret-restaurant Chez le père Lathuille, que côtoyait alors l'aristocratie du pinceau : Manet, Renoir, Van Gogh, Bonnard, etc. Degas, Seurat, Signac vivaient ou avaient leur atelier dans le pourtour immédiat du faux rond-point, agité à toutes les époques et surtout à la nôtre, où le public accourt pour les cinémas et la brasserie du coin, le Wepler, du nom du limonadier alsacien qui fonda l'établissement en 1810.

Destination autant que lieu de transit, la place de Clichy inspire en 2005 Gérard Duguet-Grasser, auteur pour Julien Clerc d'un remarquable texte digne dans l'esprit du parolier qui l'avait précédé auprès du même artiste, Maurice Vallet, auteur de « 4 heures du matin ». Chanson nocturne et pluvieuse, « Place Clichy » ! Où le trafic s'écoule doucement, déplaçant sous les roues des voitures les ombres humides des flaques dans lesquelles se déforment les reflets de quelques enseignes qui n'en finissent plus de clignoter : celles d'une pharmacie, d'une salle de billard. Il est tard sur la Terre, tard sur la place qui débouche sur l'artère de Clignancourt, près du pont, vers Montmartre, surplombant un cimetière. Et en guise d'amorce, ces quelques vers où la nuit et un destin fatal pactisent : « Le tabac les lumières / Le Wepler / Et sur la gauche / La rue Caulaincourt / Qui monte vers

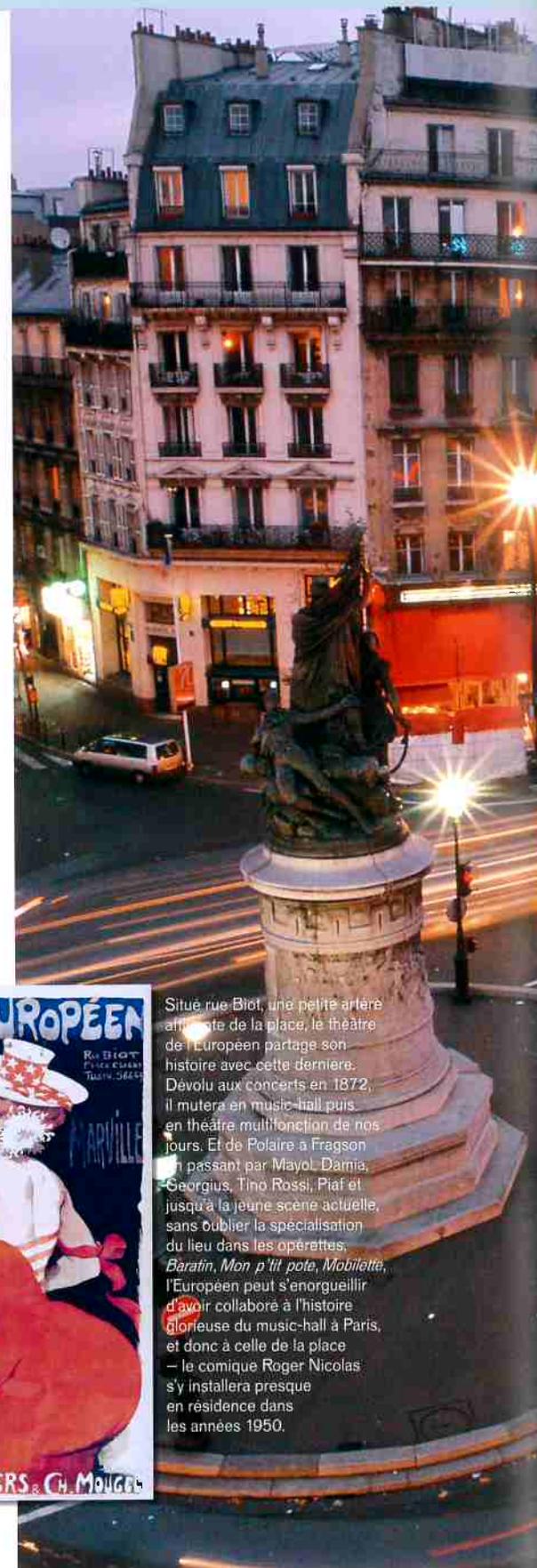


le cimetière / C'est le ciel qui commande ici ». Grâce à cette chanson énigmatique, on retrouve le grand Julien Clerc des années influentes, celles où, flamberge au vent, il traçait une voie inédite.

Au début des années 2000, étoile montante du *revival* Rive gauche, Vincent Delerm évoque la place de Clichy à deux reprises. D'abord dans « Gare de Milan », parue sur son album *Kensington Square* (2002), dans un show case sur RTL ensuite avec une chanson intitulée « Place de Clichy », où, sur une mélodie saccadée, les paroles se ressentent d'une âme nuitieuse similaire à celle de son aîné Julien Clerc, qu'il avait précédé sur le thème. Deux odes jumelles par de nombreux aspects, et qui laissent à penser qu'à travers les époques, aux mêmes endroits à certaines heures surgissent pour tous les mêmes émotions. Place Clichy !



Situé rue Biot, une petite artère adjacente de la place, le théâtre de l'Européen partage son histoire avec cette dernière. Dévolu aux concerts en 1872, il mutera en music-hall puis en théâtre multifonction de nos jours. Et de Polaire à Fragonard en passant par Mayol, Damia, Georgius, Tinô Rossi, Piaf et jusqu'à la jeune scène actuelle, sans oublier la spécialisation du lieu dans les opérettes, *Baratin*, *Mon p'tit pote*, *Mobillette*, l'Européen peut s'enorgueillir d'avoir collaboré à l'histoire glorieuse du music-hall à Paris, et donc à celle de la place – le comique Roger Nicolas s'y installera presque en résidence dans les années 1950.



# Si on ne se dit pas tout - Je vais au cinéma

Arnaud Fleurent-Didier

2010 - (ARNAUD FLEURENT-DIDIER) - COLUMBIA.

RUE DES DAMES

RUE DES BATIGNOLLES

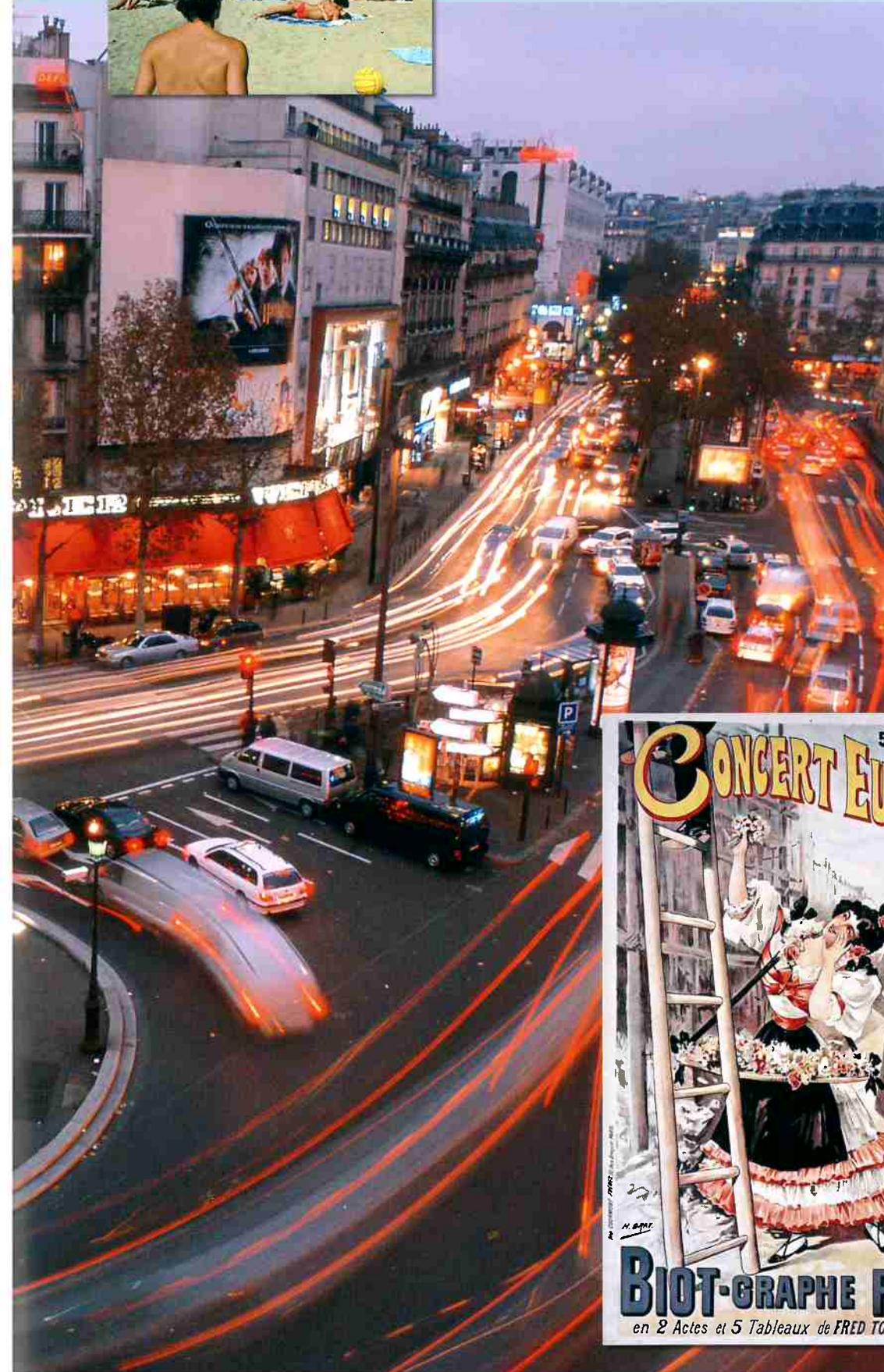
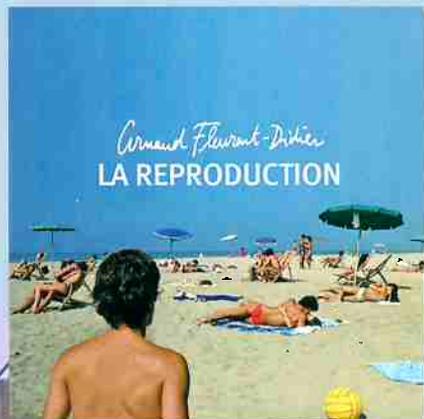
RUE DE TURIN

RUE DE BERNE

RUE DE MOSCOU

RUE D'AMSTERDAM

RUE DE DOUAI



## A

rtiste indépendant dans toute la véracité du terme, Arnaud Fleurent-Didier se signale à partir de 2003 avec son album *Portrait du jeune homme en artiste*,

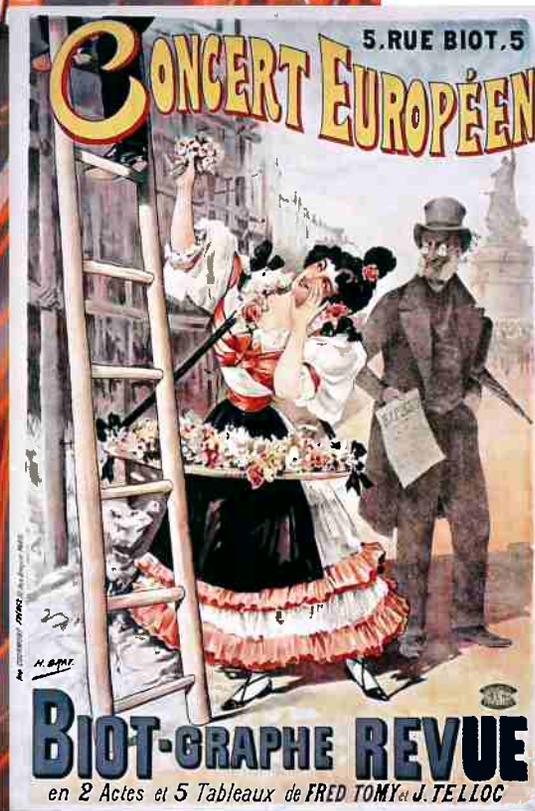
dont le titre fait écho au roman de James Joyce. D'ores et déjà, il affirme son originalité par son penchant pour les disques concepts, s'attachant à une sorte de narration suivie à travers ses différents titres, reliés par un fil conducteur parfois subliminal.

Influencé par la pop anglaise — celle des Moody Blues ou de Procol Harum —, il se place sous les auspices d'un Michel Legrand ou d'un Michel Polnareff. Élitistes, trop peut-être, les sujets de ses chansons traitent de préférence de l'histoire récente, des rapports intergénérationnels, traités avec une plume factuelle, journalistique. Comparable dans son inspiration à un Vincent Delerm, le « boboisme » exacerbé en moins, il incarne la génération 2000, qui lorgne volontiers vers la culture libéralo-libertaire des années 1970.

Avec son troisième album, *La Reproduction*, salué par *Télérama* ou *Les Inrockuptibles*, il touche enfin un large public. Un album dans

lequel par le truchement de deux chansons, « Si on ne se dit pas tout » et « Je vais au cinéma », il flâne en couplets à travers les rues des 8<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> arrondissements adjacents vers la place de Clichy, où semble s'enraciner sa nostalgie. À l'instar d'« Encore lui », signée Gainsbourg-Vannier pour Jane Birkin en 1973, il ratisse large dans le 8<sup>e</sup> arrondissement, déambulant au hasard de rues choisies comme autant d'étapes de son cheminement sentimental erratique.

Le 8<sup>e</sup> ou le 17<sup>e</sup>, chantés jusqu'alors sur le mode classique, Julien Clerc, ou exotique, Yvan Dautin, se colorent ici à la palette pop.



# PARIS REVUES

## ...et corrigées !

Apparu à Paris à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la droite ligne du café-concert, le spectacle de music-hall s'articule dorénavant sur un tour de chant agrémenté d'attractions en première partie. Parallèlement à ce genre de programme, la revue et sa transposition scénarisée, l'opérette moderne, celle d'après la Première Guerre mondiale, prennent leur essor.

À ce stade, la capitale vit à la même heure que Broadway. Si là-bas, à partir de 1907, la revue brille grâce à Florenz Ziegfeld, inventeur des célèbres *Ziegfeld Follies*, à Paris, sous la gouverne d'Édouard Marchand, aux Folies Bergère, ces dites *Follies* ont débuté dès 1886 : celles du Moulin Rouge, intitulées *Circassiens et Circassiennes*, sont nées le 19 avril 1890. Pour une fois, Paris avait l'avantage.

En 1891, au Moulin, la Goulue sera la première tête d'affiche de cette catégorie de représentations découpées en tableaux truffés de numéros spectaculaires ou extravagants, tel celui du pétomane, capable de souffler des bougies à la distance de un mètre. Un éloquent numéro de gaudriole imprégné de l'esprit parisien et du vaudeville, vecteur du prestige de cet établissement précurseur dans le monde.

Sur scène, la revue se caractérise par son attrait érotique sous-jacent via un arrangement où le nu féminin – même atténué – prédomine dans un climat d'orgie policée où les éclats de l'orchestre attisent la tension visuelle. Ce constat incite l'observateur Henri Jacques à commenter ainsi, en 1925, la revue du Moulin Rouge : « Vingt jambes en l'air. La pesanteur est envoyée par-dessus les moulins. En lames successives, les femmes s'écartèlent sur la piste, offrant leur sexe aux forces obscures de la terre. Quand elles rebondissent, c'est pour retrouver les ailes perdues. Ainsi, disputées entre deux éléments, les danseuses miment la lutte du corps et de l'esprit. »

Entre tentation physique et luxure mentale avivées par le rouge excitateur des rideaux et les éclats des miroirs démultipliant les images, à l'œil, le décor aussi joue sa partition. Pièce maîtresse du décorum, l'architecture parodie dans un appareil de pacotille la magnificence des palais de tous styles, notamment le style japonais, comme ce fut le cas au Moulin Rouge, qui s'accordait à la mode en cours.

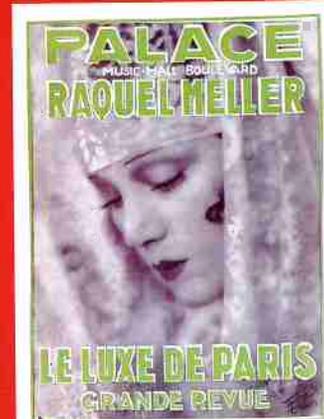
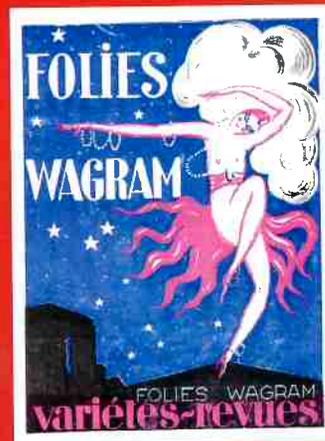
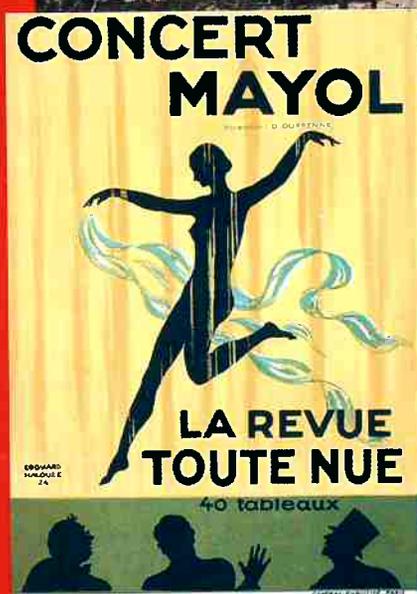


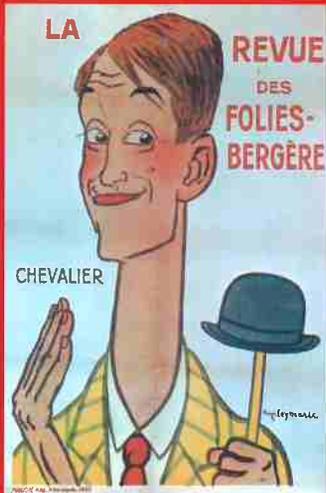
Succès successivement chanteuse comique, en épileptique, en gigolote, choisie par Max Dearly comme partenaire pour créer « la valse chaloupée » dans la revue du Moulin Rouge en 1909, Mistinguette se signale par sa présence extraordinaire.

Mistinguette, vedette de la revue Paris qui tourne en 1928 au Moulin Rouge.



Créée en 1932 par Margaret Kelly, dite « Miss Bluebell », la troupe des Bluebell Girls assure dans le monde entier la renommée du Lido, spécialisé dans la revue dénudée.





Avec quelques courtes années d'avance sur le Moulin Rouge, à la fin du XIX<sup>e</sup>, les Folies Bergère brevetèrent la formule de la revue. Colette, l'écrivain, s'y montra en « femme nue ». Mistinguett, Maurice Chevalier, Joséphine Baker, Yvonne Printemps descendirent son escalier. Charles Trenet, Fernandel ou Jean Gabin ont chanté sur sa scène. Célèbre pour sa danse des voiles donnée aux Folies, l'Américaine Loie Fuller, installée dans la capitale, fit rêver le Tout-Paris friand de l'art symboliste de la Belle Époque.



Folies-Bergères

*Emilie*

PAR



Héroïne du film d'Henri Decoin *Folies Bergères* (1957), Zizi Jeanmaire chante des chansons de Paris.

Si, de nos jours, certains de ces music-halls dédiés ont opté pour une combinaison proche du cabaret à l'allemande, avec chansons, numéros et paillettes, d'autres, tel le Lido, se cantonnent au nu à des fins touristiques exclusives. Ouvert en 1936, avec une formule de dîner-spectacle, il donne sa première revue étincelante en 1946, avec l'apparition des Bluebell Girls. Mise à mal par l'opérette autour des années 1920, la revue survécut pourtant – au Casino de Paris où la première fut

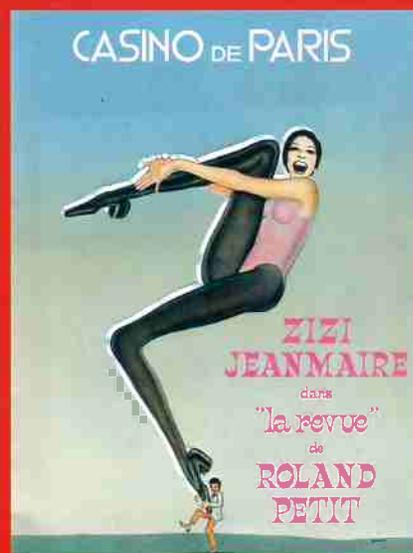
élaborée en 1917, au Concert Mayol, aux Folies Wagram, au Palace, à la Comédie-Caumartin. Avec son originalité revendiquée, chaque établissement proposa la sienne. Au gré du temps, beaucoup de vedettes avérées ou en herbe s'exhibèrent dans ces music-halls mêlant la chanson pure au show visuel : Mistinguett au Moulin Rouge, Joséphine Baker au Casino de Paris, Maurice Chevalier aux deux, comme d'ailleurs Mistinguett et Baker. Mais les stars se produisaient aussi bien aux Folies Bergères, qui, pour

rappel, présentèrent en février 1914 une revue, *La Revue de l'amour*, avec trois cent dix intervenants – une manière de record. À ses débuts, Jean Gabin se commit en boy au Casino de Paris, où plus près de nous Mick Michéyl, Line Renaud, Zizi Jeanmaire triomphèrent en meneuses. Globalement, toutes celles et tous ceux qui se consacraient à ce genre permutèrent aux affiches. Enjolivée par la danse et les décors, au centre de la revue, la chanson reste l'attrait majeur.





Line Renaud, impératrice des revues new-look à l'orée des années 1960.



Zizi Jeanmaire fit entrer dans la revue un répertoire de chansons moins frivoles, et même un peu subversives lorsqu'elles étaient signées Gainsbourg.

Maurice Chevalier, qui dut à Mistinguett son retour au premier plan avant 1918, devient la vedette unique de *Paris en Fleurs* au Casino.

Deux cartons qui l'intronisent premier millionnaire du disque. En 1936, gominé à la Rudolph Valentino, en fête d'affiche, il bat tous les records

de fréquentation dans *Tout Paris chante*. Après la guerre, les succès ne se démentent pas. Cependant, la nouvelle grande ère du Casino s'ouvre en 1959, lorsque Line Renaud, adoubée à Las Vegas, se voit confier une carte blanche par Henri Varna. Lui proposant illico *Plaisirs*, elle restera quatre ans à l'affiche, jusqu'en 1962, étincelant dans une distribution globale de cent intervenants au milieu de laquelle Paris découvre le Golden Gate Quartet. Promue étoile des lieux, de 1966 à 1968, elle mènera *Désirs de Paris* puis, de 1976 à 1980, *Paris-Line*. Formée à l'école américaine, elle modélise un règne fastueux en une époque où le spectacle vivant souffre de la concurrence des médias télévisuels et cinématographiques. En 1963, héritière de l'esprit de son aînée dans la place, Mick Michey! prend le relais. Vigilante sur l'ensemble, elle supervise les décors, la scénographie et écrit les textes des chansons pour une revue riche de quarante-cinq décors et mille huit cents costumes pour cent acteurs-danseurs-chanteurs sur scène.

Dernière grande dame du music-hall traditionnel en France, Zizi Jeanmaire s'installe dans la place entre 1970 et 1972 pour *La Revue* puis *Zizi je t'aime*. Son nom tient alors de l'estampille, tel celui d'un parfum ou d'un autre produit de luxe répertorié. Grâce au renfort de célébrités à tous les postes, Martial Rayse, Erté, Yves Saint Laurent, Vasarely, Guy Peellaert, César, chanteur Jean-Jacques Debout, Guy Béart, Jean Ferrat, Michel Legrand, Serge Gainsbourg, elle imprime sa marque chic dans un art où la pacotille tint souvent d'un luxe éphémère, produit des lumières et de leurs scintillements. Au Casino de Paris, qui accueille dorénavant des tours de chant, longtemps, entre 1917 et 1980, l'amateur de revues joua gagnant.



En menant *Frénésies* en 1963, Mick Michey! prouva qu'elle était une vraie « gamine de Paris ».

